

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA

VERSION ORIGINALE / CONDOR
PRÉSENTE

**EDDIE
MARSAN**
FESTIVAL D'ÉDIMBOURG
ART FILM FESTIVAL - CHRESSONNE
**MEILLEUR
ACTEUR**

70
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2013
Orizzonti - Concorso
**MEILLEUR
REALISATEUR**

Une belle fin

(STILL LIFE)

Pour John May,
votre vie est
inoubliable.



UN FILM DE
UBERTO PASOLINI

Une production FETI HOME-TELEVISION FILMS
en coproduction avec CAMPTON STUDIOS ORIGINAL MEDIA, BETA CINEMA et FOX CINEMA
EDDIE MARSAN et STILL LIFE à JUDANE PRODUCTIONS
ANITA WILSON présente SUSIE PRODS avec PAULIE PATTANA avec SHARON TAYLOR
musique: TROY SVANBERG GABRIEL BUCKLEY photo: LISA MARGIT HALL costume: PAUL LYANE
montage et production: ANICHEL CONSOLE et coproduction: CHERI FISHER production exécutive: MARCO VALENTI PASOLINI
producteur: DANIELY SCOTT/AMARÉ production: FELIX WISSER et CHRISTOPHER SIMON
coproduit par: UBERTO PASOLINI

© Coproduction (2013) by Condor 2013

Avec le soutien du Conseil régional

CNC

Une belle fin (Still Life)

Grande-Bretagne, Italie, 2013, 1 h 32, format 1.85

Réalisation et scénario : Uberto Pasolini

Image : Stefano Falivene

Montage : Gavin Buckley, Tracy Granger

Musique : Rachel Portman

Interprétation

John May : Eddie Marsan

Kelly Stoke : Joanne Froggatt

Mary : Karen Drury



Uberto Pasolini © Version Originale / Condor.

CHRONIQUE D'UNE LIBÉRATION

Une belle fin dresse la chronique d'un quotidien pas comme les autres : celui de John May, un fonctionnaire londonien chargé d'enquêter sur les personnes décédées dans le dénuement et la solitude. Retrouver des proches, préparer des obsèques dignes de ce nom et essayer de redonner un visage à ces oubliés de la société, telles sont les tâches journalières de cet homme méticuleux qui consacre sa vie à son travail. Alors qu'il est chargé de l'affaire William Stoke, un homme énigmatique décédé en face de chez lui, May apprend son licenciement prochain. Cette dernière enquête le mènera loin de son bureau exigü et lui permettra de rencontrer les proches de ce disparu à la vie romanesque tout en se libérant de lui-même. Car John est un personnage maniaque et obsessionnel, étouffant dans la solitude, mais qui trouve dans ses enquêtes une sorte d'existence par procuration. La rencontre d'une jeune femme, Kelly, la fille de Stoke, l'ouvrira enfin à l'avenir. *Une belle fin* est d'abord le récit d'une libération qui voit peu à peu John, le compagnon des fantômes, briser sa carapace et gagner le monde des vivants.

UBERTO PASOLINI, LE CINÉMA EST UN HUMANISME

Uberto Pasolini n'est pas un cinéaste comme les autres. Sa carrière de metteur en scène est l'accomplissement d'un travail de producteur qui s'est étalé sur de nombreuses années. Son plus grand succès, *The Full Monty* (1996), bouscula le cinéma social britannique à la fin des années 90 en l'ouvrant à un imaginaire proche du conte de fées : la comédie musicale s'y affirmait comme le prolongement naturel des chroniques engagées d'un Ken Loach. Populaire, indépendant et malicieusement politique, ce film, fruit des nombreuses années passées par Pasolini à gravir les échelons du cinéma commercial, fut une révélation et un triomphe. Lorsqu'il décide de passer à la réalisation en 2008, Pasolini a retenu la leçon de *The Full Monty* : son film, *Sri Lanka Handball National Team*, est un alliage subtil de farce, d'aventure et de satire politique. Cette comédie adaptée d'une célèbre mystification – la fuite en Allemagne d'un groupe de Sri-Lankais se faisant passer pour l'équipe nationale de handball – fait aussi bien valoir le talent d'amuseur populaire de Pasolini que sa fibre humaniste, le film se rapprochant du néoréalisme italien dans sa peinture des quartiers défavorisés de Colombo. *Une belle fin*, son second long métrage, renoue sur un ton plus pince-sans-rire avec cet équilibre d'humour, de fable et de tendresse pour les exclus de la société.

UNE BELLE AFFICHE

Un angle de prise de vue frappe immédiatement dans l'affiche française du film (p. 1) : le point de vue en plongée force les perspectives du cadre. Cette plongée distord la silhouette du héros, dont la tête semble énorme et le corps minuscule. C'est une manière de présenter le caractère cérébral et obsessionnel de ce petit homme étriqué dans son petit costume, et surtout un moyen de révéler les forces contraires qui régissent la vie de John. Une force négative tout d'abord : cette vue en surplomb écrase le personnage et dévoile la crise existentielle qui le traverse, le renvoyant à sa condition de prisonnier d'une vie morne. À l'opposé, le regard tendu vers le ciel l'élève vers un au-delà synonyme d'espoir et de libération. Chronique de la solitude ou fable portée vers le merveilleux : voilà résumé le film en une image. On comparera cette affiche au poster britannique ci-contre. En quoi apparaît-il plus conventionnel ?

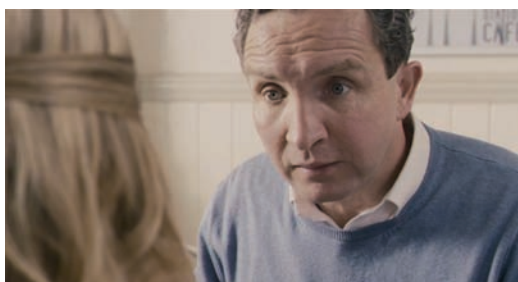
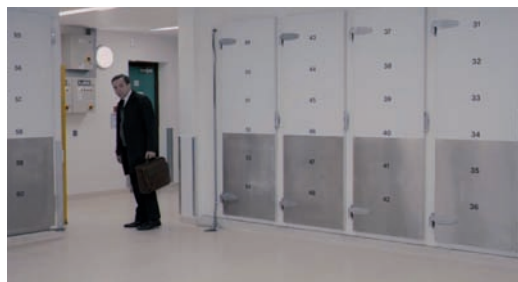


LE MONDE ET SES FANTÔMES

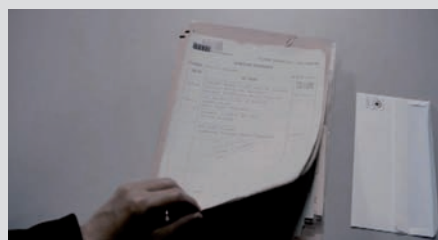
La mise en scène d'Uberto Pasolini est marquée par un certain naturalisme : les images, sans recours à des effets particuliers, reflètent la vie peu spectaculaire de John May. Souvent, le quotidien se fige et le personnage apparaît comme prisonnier de son cadre. C'est systématiquement le cas dans les scènes d'intérieur, mais aussi lorsque John marche dans la rue et semble se pétrifier, comme arrêté dans le temps – ce à quoi renvoient les statues qu'il croise sur son chemin. En d'autres endroits, pourtant, le film s'éclaire et se met en mouvement, comme dans ces trajets qui portent John loin de la ville : la lumière naturelle, les lumières du ciel et du soleil suffisent alors pour exprimer son changement intérieur. Le réalisme du film est néanmoins contrarié par un élément important de la vie du personnage : sa communication avec la communauté des défunts et des disparus. La mort et les ombres parmi lesquelles il vit modifient l'esthétique du film, combattant la rigidité dans laquelle s'enferme la mise en scène. Cette transformation s'opère via l'importance des photographies que John manipule, qui se substituent parfois aux images réelles, comme si elles prenaient vie. La temporalité de la mémoire et une certaine mélancolie infusent alors les plans d'une présence fantomatique. La séquence finale sera l'aboutissement de ce passage vers une forme plus poétique, proche du fantastique et du merveilleux.

EDDIE MARSAN, LE COUP GAGNANT

Avant *Une belle fin*, l'acteur britannique Eddie Marsan n'avait jamais joué le personnage principal d'un film. Depuis la fin des années 90, il s'est imposé comme un second rôle familier du public, aussi bien en Angleterre, dans les films de Mike Leigh notamment, qu'aux États-Unis, où sa figure de bambin aux yeux clairs perce aussi bien dans les blockbusters que chez des maîtres du cinéma contemporain comme Woody Allen, Terrence Malick, Alejandro Iñárritu ou Steven Spielberg. Dans *Une belle fin*, Marsan est quasiment de tous les plans et impose sa présence avec une aisance d'autant plus extraordinaire que l'acteur a jusqu'ici fait carrière en misant sur une grande discrétion de jeu. C'est le pari gagnant de Pasolini : Marsan, cet invisible parmi les stars, joue de son visage figé dans une espèce de tristesse perpétuelle et provoque, à partir d'une simple vibration de regard, d'une insensible élévation de ton, toute une gamme d'émotions minuscules : mélancolie, pitié, tendresse, joie intime... C'est la vie entière de John May qui semble tenir dans le regard d'Eddie Marsan.



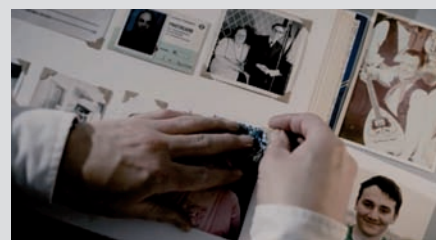
NATURES MORTES



1



2

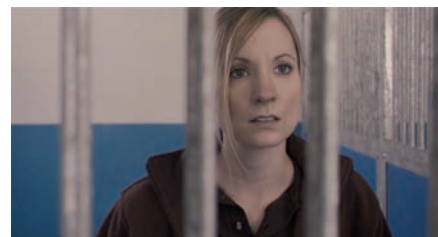


3

Un dossier posé sur un bureau (1), une table dressée (2), un album ouvert (3) : ces trois plans sont des exemples parmi d'autres qui expriment visuellement la pesanteur de l'existence de John May. Ils renvoient à sa position de fonctionnaire assis à son bureau, mais aussi à la maniaquerie du personnage dans sa profession, dans son espace domestique et dans son espace intime. Les tables et les bureaux, tableaux parfaitement composés, seraient presque des natures mortes sans la main qui s'introduit dans le cadre. Mais cette main elle-même est la main d'un mort, semble nous dire Pasolini : John est le grand ordonnateur d'un univers d'ombre et de silence, un fantôme parmi les fantômes qui peuplent son existence.

VERS LA COULEUR

L'évolution des couleurs du film est particulièrement intéressante. Au début, John May s'inscrit dans un monde bleu gris qui fait ressortir la dimension terne et sombre de son existence. Dans son bureau, chez lui ou même dans la rue, le ton est à l'absence de fantaisie et à l'effacement des teintes chaudes. Mais le film, peu à peu, reprend des couleurs : d'abord lorsque May voyage et se retrouve emporté dans des paysages plus vaste et lumineux ; enfin, dans la dernière partie, après la rencontre de Kelly qui bouleverse son existence. Le bleu clair du pull que porte le héros pour retrouver Kelly, loin de ses tenues grisâtres, est un détail parmi d'autres de cette entreprise de recoloration par la mise en scène. De chronique glaciale, *Une belle fin* accède alors à une dimension de fable pleine d'espoir.



INSTANTS CRITIQUES

La réception critique d'*Une belle fin* en France a confirmé le succès d'estime acquis dans de nombreux festivals et le prix reçu par son réalisateur à Venise en 2014. Si le film a séduit par sa douceur et sa sobriété, remportant en particulier le Prix Jean Renoir des lycéens en 2015, il a été traité avec plus de distance par une partie de la presse plus « intellectuelle ». Cet accueil reflète parfaitement le statut d'Uberto Pasolini, auteur à la fois discret et populaire.

« Changement de registre [pour Pasolini] avec ce portrait en demi-teinte et mélancolique d'un anti-héros attachant. Le (petit) charme d'*Une belle fin* doit beaucoup à l'interprétation délicate d'Eddie Marsan (...). La première demi-heure, qui décrit l'étrange métier et les rituels immuables de John May, est la plus réussie. Mais quand il rencontre des personnages barrés ou tombe amoureux d'une jeune femme fragile (la lumineuse Joanne Froggatt, de *Downton Abbey*), on aimerait davantage de folie. Or la mise en scène, propre, irréprochable, reste aussi rangée que le bureau du héros. »

Samuel Douhaire, *Télérama*, 15 avril 2015

« Uberto Pasolini fut le producteur de *The Full Monty* et il y a un peu de cet esprit-là dans son film. D'apparence sinistre, cette histoire déborde en fait d'une formidable humanité. Entre les morgues, les cimetières et les maisons de retraite, une petite lumière affleure à mesure que le personnage principal, incarné tout en finesse par le remarquable Eddie Marsan, se révèle au contact de gens, comme lui, malmenés par la vie. La fin, terrible, est aussi d'une beauté renversante. »

Hubert Lizé, *Le Parisien*, 15 avril 2015

« Avec délicatesse et retenue, [Eddie Marsan] donne à John May une belle intériorité, montre la superbe générosité de ce petit employé aux airs étriqués, son profond goût des autres derrière sa solitude et ses manies de vieux garçon. Il émane de son personnage un humanisme d'autant plus émouvant qu'il tente d'établir le lien entre vivants et défunts, de réconcilier par-delà le trépas les parents fâchés, les amis perdus de vue, de sauver de l'oubli les disparus que la mort risque de claquemurer à jamais. La chute, sublime, magnifie la bonté de ce petit grand monsieur que les spectateurs n'oublieront pas de sitôt. »

Corinne Revou-Nativel, *La Croix*, 15 avril 2015

Directrice de la publication : Frédérique Bredin.
Propriété : Centre national du cinéma et de l'image animée.
(12 rue de Lübeck, 75584 Paris Cedex 16 – Tél. : 01 44 34 34 40).
Rédacteur en chef : Thierry Méranger, Cahiers du cinéma.
Rédacteur de la fiche : Vincent Malausa.
Iconographie : Magali Aubert.
Révision : Cyril Béghin.
Conception graphique : Thierry Célestine.
Conception et réalisation : Cahiers du cinéma.
(18-20 rue Claude Tillier – 75012 Paris).

CAHIERS
DU
CINEMA

transmettre
LE CINEMA

www.transmettrelecinema.com

- Des extraits de films
- Des vidéos pédagogiques
- Des entretiens avec des réalisateurs et des professionnels du cinéma...